

traits de deux jeunes demoiselles qui ont chacune remporté le prix tant convoité. Mlle Joséphine Perrault, fille de H. M. Perrault, éc., architecte, de Montréal, terminait ses études le 22 juin dernier, remportant le premier prix de Villa-Maria, et retournait dans sa famille accompagnée des souhaits et des félicitations des bonnes Sœurs et de ses compagnes d'étude.

Mlle Hortense Murphy, fille de Peter S. Murphy, éc., remportait en même temps le plus haut prix dans la deuxième division des élèves de Villa-Maria. On sait que c'est à M. P. S. Murphy, principalement, qu'est dû l'immense progrès de l'éducation commerciale parmi les catholiques de Montréal. C'est à son initiative et à sa persévérance que nous devons le privilège de posséder un aussi bel édifice que le collège Archambault—l'Académie commerciale catholique du Plateau. Et nous savons qu'il ne cesse de porter à cette institution un intérêt aussi spontané que généreux. Nos concitoyens verront donc avec plaisir le succès académique dont sa fille est couronnée, et se joindront à nous pour souhaiter longue vie et bonheur au père et à la fille. G. E. D.

LE CANADA A L'INSTITUT DE FRANCE

Nous sommes toujours fiers de faire parler de nous à l'étranger surtout en France. Nous tenons à ce que l'on ait de nous une opinion juste dans notre ancienne patrie, et rien ne nous blesse tant que les appréciations de certains publicistes qui ont vu le Canada à travers je ne sais quelles lunettes. Nous sommes sans pitié pour ceux-là, et plus d'un d'entre nous a pris la résolution d'aller les dénoncer jusqu'à Paris. C'est pourquoi je veux ici analyser une étude faite par un écrivain sérieux.

Je citerai d'abord cet extrait qui me semble renfermer une critique bien méritée :

Ce qui choque inévitablement une oreille française, ce sont les cahots et les chutes dans la conversation, même parmi les gens lettrés. Ainsi, fréquemment les Canadiens-Français du meilleur monde hésitent, bégayent pour attendre le mot propre, la tournure de phrase qui leur font défaut. D'une période qu'ils n'ont point achevée, ils passent à une autre qu'ils ne complètent pas davantage, et à la fin ils suppléent à ce qu'ils voudraient dire par cet idiotisme de la conversation anglaise : *Vous savez, vous savez.*

Ces lignes sont extraites d'un article publié dans la *Revue Britannique* par M. Francisque Michel, correspondant de l'Institut, section de l'Académie des inscriptions et belles-lettres. L'auteur ne laisse pas de nous vouloir du bien, et plusieurs de ses appréciations, à part celle que nous venons de reproduire, sont assez justes ; mais la manière générale de l'article est absolument fautive. Ainsi l'auteur raconte qu'il a fait une promenade dans nos campagnes ou dans les faubourgs de nos villes, qu'il a conversé avec un épicier, avec un paysan, avec son cocher, et il bourre cette conversation de tous les mots inconnus à l'Académie qu'il a pu recueillir durant le temps de son séjour au Canada. Il laisse croire qu'un seul interlocuteur lui a révélé tout ce dictionnaire inédit, et il ajoute ensuite : "Notre langue chez eux (les Canadiens) semble perdre du terrain." En usant d'un pareil procédé, il ne pouvait arriver à une autre conclusion. On sait pourtant que le contraire est vrai, et que, depuis dix ans surtout, le français fait de notables progrès dans notre pays, ou, si l'on veut, reprend le terrain perdu et se dégage graduellement de son alliage d'anglais.

Il y a plus. L'auteur assure qu'il a entendu des forestiers chanter dans leurs *cassots* (pour canots) d'écorce ; que son cocher avait beau *caudir* son cheval, le *pou-riou* n'était pas plus *viloco* : qu'à Montréal, un passant répondit à son interpellation en disant : "M'sieu, je n'entends pas l'angloés."

Cela rappelle la phrase que le pianiste Kowalski met dans la bouche d'une femme distinguée de Québec : "Voilà ma *flotte* qui *dévalle*," pour dire : Voici ma famille qui arrive.

En lisant ces choses, pauvres Canadiens que nous sommes, nous nous avouons dans

l'intimité que ce n'est pas surtout la connaissance du français qui nous fait défaut, mais bien l'esprit d'observation ; car de toute notre vie nous n'apercevons ce qu'un étranger voit dans notre pays en le traversant à la course pour y jouer du piano dans un concert, ou simplement pour se rendre à l'océan.

Ne résistons pas à la tentation de laisser la parole à M. Francisque Michel lui-même, après nous être écoutés parler par sa bouche :

Il n'y a pas d'auberge dans la paroisse ; mais quel besoin y en a-t-il ? chacune des maisons dont elle se compose est une excellente hôtellerie, prête à s'ouvrir au voyageur. Frappez à la porte de n'importe laquelle... Après la pause vient la danse, dit le proverbe ; les Canadiens, qui nous l'ont emprunté, le mettent en pratique, avec cette différence qu'ils se sont plus attachés à conserver nos vieilles chansons que nos contre-danses d'autrefois, remplacées aujourd'hui par d'autres venues d'Angleterre, notamment par celle qui est connue sous le nom de "Speed the plough." Jean-Baptiste qui est celui qu'ils se donnent...

Comme on le voit, si le "patois" canadien mérite d'être étudié, il y aurait aussi une jolie étude à faire sur le patois de M. Francisque Michel, correspondant de l'Institut, section de l'Académie des inscriptions et belles-lettres.

Mais il y aurait une autre étude encore plus piquante à faire sur cet écrivain. Veuillez rapprocher de la "critique méritée" que j'ai reproduite plus haut, les lignes suivantes extraites des *Mélanges* de M. Hubert LaRue, page 21 :

Ils sont bien rares ceux d'entre nous qui, dans la conversation ordinaire, n'hésitent pas, ne bégayent pas à tout instant, pour attendre le mot propre, ou la tournure de phrase qui leur fait défaut. D'une phrase que nous n'avons pas complétée, nous passons à une autre que nous ne complétons pas ; et, à la fin, nous suppléons à ce que nous voudrions dire par ces mots : "Vous savez, vous savez."

M. Francisque Michel dit, dans une note où il cite plusieurs opuscules canadiens, que le travail de M. LaRue lui a "beaucoup servi." Personne n'en doutera. Lisez et comparez :

<p>M. LARUE Ainsi les marchands-tailleurs vous demandent si vous voulez que votre pantalon soit <i>tight</i> ou <i>loose</i> ; les marchands de nouveautés proclament qu'ils débitent des <i>merchandises sèches</i> (dry goods) : ce qui fait supposer tout naturellement que leurs voisins vendent des marchandises mouillées. Les commis-marchands vous présentent des gants de <i>kid</i>, et s'offrent à les <i>stretch</i>. Ils veulent vous vendre une <i>scarf</i>, un <i>cloud</i>, des <i>hoops</i>, au plus bas prix, pour du <i>cash</i>, parce qu'ils <i>clarent</i> leur magasin et <i>vident</i> leur <i>stock</i>. Ils affichent parfois dans leurs vitrines des placards impayables : tout le monde a vu celui-ci : <i>Grande vente pour rider</i>. Les marchands de farine exposent à vos yeux des <i>simples</i> (pour <i>samples</i>, échantillons) de leurs produits.</p>	<p>M. MICHEL Les tailleurs vous demandent si vous désirez que votre pantalon soit <i>tight</i> ou <i>loose</i>... Les marchands de nouveautés se proclament négociants en <i>merchandises sèches</i> "dry goods." ce qui doit sembler à un étranger l'indice d'une manœuvre déloyale, d'un parti pris de <i>deprimer</i> les denrées du voisin. Les mêmes vous présentent des gants de <i>kid</i>, et s'offrent à les <i>stretch</i> ; ils vous proposent une <i>scarf</i>, un <i>cloud</i>, des <i>hoops</i>, qu'ils vous <i>chargeront</i> au plus juste prix pour du <i>cash</i>, parce qu'ils <i>clarent</i> leur magasin et <i>vident</i> leur <i>stock</i>. Jetez plutôt les yeux sur leurs <i>bills</i> attachés à leurs carreaux : <i>Grande vente pour rider</i>. Les marchands de fleur de farine (c'est-à-dire en anglais <i>flour</i>) exposent à votre vue des <i>simples</i>, c'est-à-dire des échantillons (<i>samples</i>), des produits du pays.</p>
-----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------	----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------

Et ainsi de suite ; tout le travail de M. LaRue y passe. La seule différence entre les deux auteurs, c'est que l'un donne comme fautes générales, comme notre langage habituel, ce que l'autre nous reproche, à nous, ses compatriotes, comme de trop fréquentes exceptions, et nous signale comme un ridicule en même temps qu'un péril. Et néanmoins, l'écrivain français reprend M. LaRue pour avoir dit en Canada. De sa part, cette critique frise l'ingratitude.

M. Francisque Michel s'est fait remarquer par une histoire du commerce de Bordeaux et par ses recherches sur le pays

des Basques : espérons que dans ces deux ouvrages il s'est montré plus *original* que dans l'étude ethnographique dont nous venons de donner un aperçu.

OSCAR DUNN.

INCENDIE DANS LES ATELIERS DE L'OPINION PUBLIQUE.

À peine étions-nous revenus des ennuis d'un déménagement, à peine étions-nous installés dans nos ateliers nouveaux, que voici le fléau destructeur qui vient nous avertir de ne pas placer nos espérances dans le bois et la pierre et le fer, car la rouille et le ver, et surtout le feu, les rongent et les consomment.

Dimanche, 6 août, à onze heures de l'avant-midi, des spirales de fumée sortant des fenêtres du troisième étage de la bâtisse Burland-Desbarats, avertissaient les passants qu'un incendie s'était déclaré. Aussitôt, l'on courut avertir les pompiers de la station centrale, et ceux-ci accoururent, après avoir donné l'alarme. Le capt. McRobie les suivit de près avec son corps de sauvetage. Dans quelques instants ils eurent pénétré dans la bâtisse, et gravissant les escaliers des deux étages qui les séparaient du feu, ils trouvèrent la fumée si épaisse et la chaleur si intense, qu'ils durent pratiquer une ouverture dans une cloison qui entoure l'escalier, afin de pouvoir diriger sur les flammes l'eau de l'aqueduc.

Heureusement, cette ouverture se trouva vis-à-vis du foyer même de l'incendie, à l'endroit où la boiserie des armoires et des marchepieds qui avoisinent la grande presse, les planchers, le plafond, les poutres, l'encore, le vernis, brûlaient déjà activement et lançaient des flammes qui, dans quelques minutes, eussent embrasé l'étage tout entier. En peu de temps, les efforts des pompiers dominèrent la fureur du feu, et ils purent entrer dans l'appartement et éteindre jusqu'à la dernière étincelle. Mais le mal était fait, et trois de nos six superbes presses lithographiques à vapeur étaient hors de combat. La plus grande et la plus belle eut malheureusement le plus à souffrir. Celle même sur laquelle s'imprime chaque semaine *L'Opinion Publique*, et qui a coûté au-delà de \$7,500, était gâtée à ce point qu'elle devra être en partie renouvelée. Les pertes totales s'élèvent probablement à \$10,000, montant que couvrent, heureusement, les assurances. L'eau aurait détruit presque autant que le feu, sans les précautions des pompiers, et le zèle du corps de sauvetage qui couvrirent de toiles peintes les meubles, machines, etc., dans les étages inférieurs.

Comment le feu a-t-il pris ? personne ne le sait ! Il n'y avait personne dans la maison, et la veille à six heures et demie, le gardien avait tout laissé en bon ordre. On s'imagine qu'il y aura eu négligence de la part de quelqu'employé, mais rien ne le prouve ; c'est un cas de combustion spontanée.

Nous croyons que nos abonnés nous pardonneront d'avoir passé, sous ces circonstances, quinze jours sans leur envoyer *L'Opinion Publique*. Nous ferons en sorte, dans le cours du semestre, de leur refaire cette perte, soit au moyen de suppléments, soit en publiant plusieurs numéros de 16 pages au lieu de 12. De cette manière, à la fin de l'année, chaque abonné aura reçu l'équivalent de ses cinquante-deux numéros. G. E. D.

MONSIEUR BOURGET.

Sa Grandeur, depuis quinze jours, est dans un état de faiblesse extrême, et par moments éprouve d'horribles souffrances. Il prend du mieux parfois, et l'espoir renaît dans les cœurs ; le lendemain, son mal s'accroît, et les médecins désespèrent de le sauver. Au milieu de ses souffrances, le saint-prêlat ne cesse de prier, et sa résignation édifie ceux qui l'entourent. Aux dernières nouvelles, il n'y avait pas de danger immédiat.

DERNIÈRES NOUVELLES

Semlin, 9.—Le général Autitch a attaqué Dervish Pacha, près Sienitza, et après trois jours de combat, les Turcs ont été défaits.

Ristics, le premier ministre serbe, prépare une note qui sera envoyée aux puissances, rendant compte des atrocités commises par les Turcs dans la Serbie.

Ces derniers sont accusés de mutiler les blessés, de brûler les villages, et de porter du pétrole dans leurs sacs de munition pour cet objet.

Londres, 10.—Le grand établissement de lithographie et de gravure de Grant et Cie. a été la proie des flammes. Les pertes dépassent \$1,000,000. Cette maison avait une succursale à New-York.

Londres, 11 a. m.—Une dépêche de Berlin au *Standard* dit que la Porte a déclaré positivement qu'elle avait l'intention de se prêter à des négociations de paix, si les puissances intervenaient, mais qu'elle n'accepterait pas de médiation avant que les Turcs soient entrés à Belgrade.

Shanghai, 14.—Pendant la messe la foule a attaqué la chapelle de la maison française Ning Hooe Tou, province de Nigouhali. Le célébrant et plusieurs fidèles ont été tués.

Londres, 15.—Une dépêche de Seara, capitale de l'Éthiopie, adressée à "l'Agence Reuter," annonce qu'un engagement a eu lieu hier entre les Monténégrins et les Turcs, près de Kuci, et qu'il a duré tout le jour. Les Turcs furent repoussés et poursuivis d'Ardina jusqu'à Podgovitza. Les Monténégrins se sont emparés d'une quantité d'armes, de matériel de guerre et de plusieurs drapeaux. Les Turcs ont perdu beaucoup d'hommes tant tués que blessés.

—Le correspondant viennois du *Times* dit que les généraux les plus versés dans l'art militaire, approuvent la tactique de Tcherniaeff et déclarant que c'est seulement l'infériorité du nombre qui l'a contraint à abandonner le territoire turc et à prendre la défensive. Il a évacué Gurgusovatz et Sartschar ; on pense qu'il abandonnera toute la ligne du Timok et forcera les Turcs à le suivre dans les défilés qui se trouvent entre les vallées du Timok et de la Morava. Il a une armée de 60,000 hommes, qui occupe de fortes positions d'Alexinzat à Paratchin. Les Turcs ont 100,000 hommes, divisés en trois corps d'armée, il reste à savoir maintenant s'ils attaqueront les Serbes ou marcheront vers le nord, laissant l'ennemi derrière eux.

—Le *Times* considère que la prise de Gurgusovatz est un coup très-dur sinon fatal pour les Serbes, et il dit que les ministres turcs doivent être solennellement avertis qu'il ne leur sera pas permis d'abuser de leur victoire. S'ils pensent que sur le sol de la Serbie, leurs troupes pourront commettre en toute sûreté la centième partie des atrocités perpétrées dans la Bulgarie, ils sont grandement dans l'erreur.

Belgrade, 17.—Des dépêches officielles annoncent que mardi, 5,000 Turcs ont attaqué la position du colonel Autich, de ce côté du défilé Klissoura, et après une sérieuse bataille qui dura de 10 heures du matin à quatre heures de l'après-midi, ils furent repoussés avec de grandes pertes.

Constantinople, 17.—Une proclamation est publiée ici, aujourd'hui, invitant les Serbes à se soumettre, et offrant protection à ceux qui le feraient. Elle déclare que les commandants turcs ont reçu ordre de protéger tous les habitants paisibles et leurs propriétés sur le territoire de la Serbie.

Londres, 18.—Le *Daily Telegraph* publie une dépêche de Belgrade disant que les Turcs ont entouré Milanovitz, sur le Danube. Les Serbes défendent énergiquement la ville, mais si elle capitule, rien ne pourra empêcher les Turcs de marcher sur Belgrade et Semendria.

San-Francisco, 14.—Une dépêche de Victoria dit qu'à une assemblée publique convoquée par le maire à la demande des citoyens, qui a eu lieu vendredi soir, l'adresse qui doit être présentée à lord Dufferin a été adoptée. Elle commence par l'énumération des griefs de la Colombie contre le gouvernement de la Puissance et termine en priant le gouverneur de demander à la reine de séparer la colonie de la Confédération ou bien de lui accorder le bénéfice des conditions posées par lord Carnarvon.

Toronto, 15.—Un télégramme du câble transatlantique adressé au *Globe* et daté du 14 de ce mois, dit que l'emprunt de la province de Québec est couvert plus rapidement qu'on ne s'y attendait. Les offres de Londres sont mauvaises, mais celles de la campagne sont de beaucoup meilleures. On affirme qu'un demi-million a été pris. Il est rumeur à la bourse qu'un syndicat de Glasgow en a pris pour un montant considérable. La banque des marchands et le trésorier provincial se déclarent satisfaits.

San-Francisco, 17.—Le comte de Dufferin, gouverneur-général de la puissance du Canada, est arrivé à Victoria la nuit dernière, et a été l'objet d'une réception magnifique. Les rues étaient décorées d'arcs de triomphe et de drapeaux. Le lieutenant-gouverneur, les membres du cabinet, les autorités de la ville, les associations militaires et civiles l'ont reçu au débarcadère et se sont formés ensuite en procession pour se rendre à l'hôtel du gouvernement.

LES VERS CHEZ LES ENFANTS.—Cette maladie, si elle est négligée, produit de fâcheux résultats. Si l'enfant dort mal, est agité, se gratte le nez ou ne paraît pas bien, quoiqu'il ne soit pas positivement malade, il a des vers, et rien ne les fera disparaître aussi prestement et efficacement que les PASTILLES VERMIFUGES DE WINGATE.